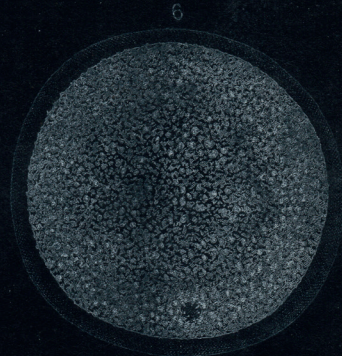
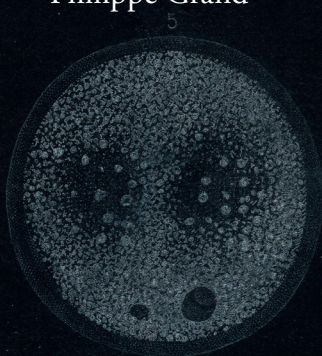
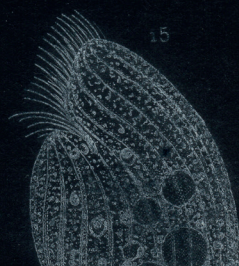
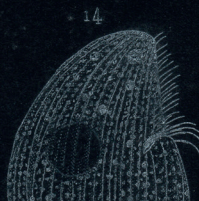
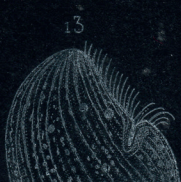
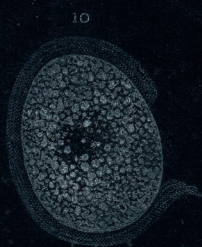
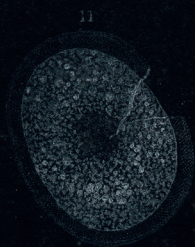
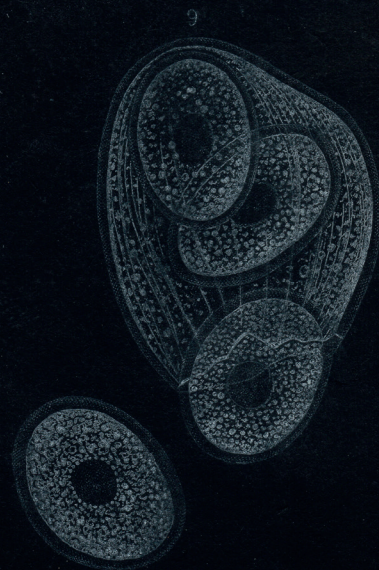
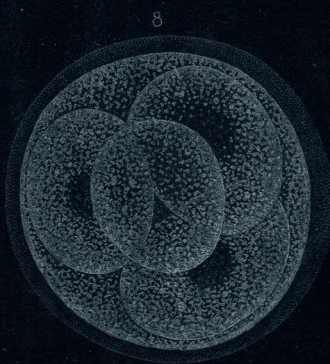
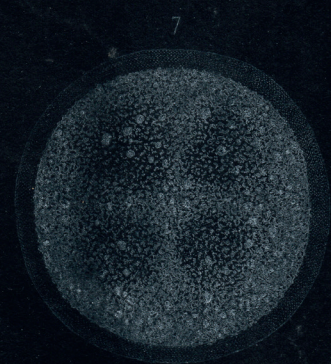


Philippe Grand



Plus avant



Le 1^{er}, une température à faire craquer/s'ouvrir les babets !!!

Considéré son rabougrissement progressif, l'option *Continuer sans accepter* n'en a certainement plus pour longtemps.

Ma satisfaction à la lecture de 20 en ce début 22 attesterait-elle de quelque *mental blindness* me regardant ?
Puisse l'aveu de l'avoir connu mêlée d'ennui amollir/repousser telle une précieuse trace de lucidité cette éventualité...
Ou non, rien de tout ça, ranger la discipline : quel mal à jouir de son reflet dans un miroir de pierre polie ?

Râler contre est une réaction qu'on regrette presque quand tel bruit auparavant si gênant a gagné une sorte d'extériorité absolue et se fait entendre comme en rêve (dissocié d'une cause).
(Mais que je sois honnête : un bon isolant le $C+A^{*.**}$)

« Est dit écrivain [...] *celui qui pense des phrases* : un Pense-Phrase [...]. »
Parfois une malédiction de l'être, Pense-Phrase.
(Mais pourquoi donc dans la phrase citée, après qu'il a écrit : « Valéry disait : "On ne pense pas des mots, on ne pense que des phrases." Il le disait parce qu'il était écrivain. », Barthes a-t-il écrit *Est dit* plutôt que *Peut être dit* ou *Appelons*, ou *Est* simplement ? Un bien malheureux ajout que ce *dit*...)

* Description technique en page suivante.

** De là à le conseiller... Bien évaluer les besoins.

Cher

N'écris pas ce 14 de janvier pour te faire part de quelque <bonne résolution> que j'aurais prise dernièrement et qui toucherait à ce qui ne doit plus apparaître dans ces pages. Telle, je gage que la toute fin de *Jus de pierre* te l'a fait espérer, soit capable d'agir rétroactivement pour taire l'effet produit dans un organe par un *rostre* poussé en lui par un autre, ou, au présent, de repousser le commencement du nouveau tas à notation plus digne que celle disant plus fortement nouée l'alliance entre catarrhes et acouphènes et son effet encore.

Ces lignes au contraire pour te dire ma <mauvaise résolution>, à savoir continuer dans la même voie, ne pas empêcher au prétexte qu'il ne serait que symptomatique le très peu qui vient encore de rester, ne pas lui interdire de *s'inscrire** – à défaut de pouvoir écrire des sujets plus nobles dont je m'éprouve, avec un sentiment croissant d'irréversible, coupé, continuer dans la même voie.

En outre, n'ignorant pas que tu sais autant que moi le glissement qui s'opère, je m'autorise de cette connaissance partagée pour abattre aujourd'hui ton masque d'X, anonymat fallacieux : c'est à toi sur qui j'écris que j'écris cher *Cahier***.

J'ai une petite idée de qui s'affuble ici du rare prénom Netienne et de ce qu'il faut casser comme du lieu où il le faut, et de qui l'ordonne.

Version OOO sur 2³ possibilités = titrer *Plus avant*.
(Alter : *De toute façon*. ***)

* C'est le mot qu'a choisi Jacques-Henri Michot dans ses lipogrammes pour éviter les "e" d'écrire. (Comme certains autres surprenants, il y signale l'extraordinaire exercice qu'il s'est imposé, lequel resterait sans eux imperceptible au lecteur presque tant la lettre omise ne paraît jamais manquer.) Le voici, sans rôle, simplement idoine, le jour même où j'achève *Derniers temps* (NOUS, 2021), ce dernier livre en tout point excessif – et admirable.

** *Moi-d'encre* et *Li* (« lecteur-idéal qui s'y entend au chinois ») sont ses deux alias.

*** Ce qui indique clairement que la locution adverbiale a pris le dessus sur l'hallucination auditive.

J. commence demain une chimiothérapie. Un peu ébranlé jeudi par cette nouvelle, j'ai repensé dans le week-end à ce que fut jusqu'à ce jour notre relation, et en suis arrivé à cette idée que lui et moi nous nous sommes un peu ratés.

Est-ce le triste contexte ou ce dernier mot seulement qui m'a hier, alors que paupières fermées j'attendais le sommeil, porté à penser à mon père ?

Le fait est que lui et moi, *mutatis mutandis*, nous nous sommes *ratés* de même. Une relation il y en eut bien une, et affectueuse et paisible tant dans le mode père/fils que dans le mode fils/père, mais ce que j'entends sous ce mot un peu fort, c'est qu'il n'y eut pas entre nous d'échanges *profonds* :

il ne m'a pas parlé de lui, de lui dans le monde, de son expérience de la vie. A-t-il tendu perche pour un *se dire* mutuel et ne l'ai-je pas prise ? Je ne m'en souviens pas. L'ai-je moi-même invité à se découvrir, soit directement soit en lui ouvrant mon propre tiroir ? Je ne m'en souviens pas.

Je crois que, de son côté, certaine timidité lui a interdit de quitter la surface, et je ne suis pas en mesure de savoir s'il en a jamais nourri de regrets. Sans doute n'avions-nous pas non plus les mêmes <centres d'intérêt>, sans doute n'était-il pas un intellectuel au sens où j'en suis un, sans doute joua en l'affaire l'existence d'un véritable fossé générationnel (lui né en 28, moi en 60) comme ce fut le cas dans plein d'autres familles. Peut-être ma mère voulut-elle aussi que toute communication passât par son filtre et fit-elle obstruction. De mon côté, peut-être certaine paresse, ou certain respect trop confortable de sa réserve...

C'est l'état de l'eau dans le circuit par temps froid mais c'est aussi bien celui de celle du puits lorsqu'il est très bas ou l'état de la bougie d'allumage du poêle quand très sollicitée (le cas HOFF : il s'éteint et se rallume tout seul)...

Bonsoir.e.s

Nos prévisions spatio-temporelles pour demain et les jours suivants.

La tendance du début de semaine se poursuit. Sur le littoral atlantique le jour devrait durer autour de 18h avec des pointes locales de 20h. Des nuits de moins de 4h sont également à craindre sur le pourtour méditerranéen.

En montagne, le risque de bourrasques ST est fort. Sur tout le territoire la vigilance au passage des frontières temporelles reste vivement recommandée.

(Fragment Sci-fi)

Il fut un temps où je pouvais écrire à la lueur d'une simple bougie.

Qui m'observerait ne dirait-il pas *Ne le fais-tu pas maintenant ?* Oui, il semble bien que j'y parviens, mais c'est avec un pieu trempé dans un sceau de suie et sans pouvoir me relire.

(Cette note du 20/01/22 à 22 heures comme archive.)

Je vois les objets, même les plus beaux, nimbés de je ne sais dire quoi mais un nimbe qui m'empêche de les regarder.

Choses que j'aime toucher.

Pour une telle liste à la façon de Dame Sei Shōnagon, nécessité serait de ne choisir que les entrées où le plaisir de toucher n'est pas mêlé d'un autre (plaisir visuel, auditif, gustatif – mais non moins celui d'apprécier le poids, la densité de tel objet etc.) ou ne se confond pas à celui d'être touché (de bannir donc les parties de son propre corps. À cet égard : un observateur extérieur dirait-il que j'aime toucher mes ongles, mes lèvres, mon menton, le bout de mon nez... il se tromperait en négligeant le trouble compulsif). Elle serait à constituer au gré des rencontres du doigt car il est peu facile de se remémorer ce plaisir-là. Et comme le déplaisir symétrique ne serait pas plus facile à documenter, autant ne pas songer à doubler cette liste de celle des *Choses qui à toucher me sont désagréables...*

Choses que j'aime toucher

- les grains de riz d'un bol (non cuits)

(Imagine cette requête sur mes vieux jours :

« Voudrais-tu bien me préparer un bol de riz ? »)

- la cire tiède

- l'eau (entre x° et y°, à déterminer)

- le ciment (en poudre)

- la peau d'un corps (lisse, glabre et sans excroissances d'aucune sorte)

- une surface d'herbe

(Question de la quantité :

un seul grain de riz non, une seule herbe non)

- un dé d'ivoire (entrée suspecte, cf. supra densité)

- un marron débogué

- une vulve épanouie

- une noix

- le sable fin

- un chat

...

(à continuer)

Pas de souvenir tactile dissocié du souvenir visuel.
(Ma main un jour s'est souvenu de la poignée du tricycle qu'elle tenait plus de vingt-cinq ans plus tôt. Une exception que la psilocybine peut expliquer.)

Ne peux être certain ni sur le moment ni des jours ou des semaines après que le fragment tient : il me faut attendre, pour en juger et éventuellement le modifier, de le savoir en train d'être lu par un autre ou sur le point de l'être. En ce sens, le lecteur m'est utile et d'une certaine manière, pour partie (même maigre), participe de l'écriture.

Si on doit comprendre que la valeur du fragment en question pourra changer encore quand le texte rencontrera un autre lecteur et selon qui ce dernier sera, que de nouvelles corrections pourront lui être apportées alors, il y a toutefois lieu de penser qu'il se produit heureusement, plus ou moins rapidement, une stabilisation du jugement – et j'ai l'honnêteté de préciser que la plupart du temps celle-ci a lieu la première soumission passée, que parfois même je suis ce *lecteur-qui-a-ça-sous-les-yeux* et qu'une retouche ou un étalement n'est pas nécessaire.

La langue de bois musicale existe aussi.

Il m'est arrivé de lire qu'il n'y a pas de plaisir musical sans un minimum de répétition interne qui rende ce qu'on entend, par induction empirique, et cela même minimalement, prévisible.
Sans doute, s'agissant du discours verbal cette fois, certaine prévisibilité est-elle indispensable pour que son déroulement ne nous soit pas absolument opaque (dans une langue maîtrisée ordre et forme des mots, etc.), mais trop souvent l'équilibre entre l'imprévu et le prévisible favorise ce dernier, rendant parfaitement insupportable l'écoute ou la lecture – et ceci quoi qu'il soit dit ou écrit.

Il est un mensonge tellement bien admis socialement qu'il est peut-être sous cet aspect le champion des champions, c'est celui qui consiste à dire *Ça va* quand rien ne va pourtant (a minima de se dire *en forme* quand c'est en forme de point d'interrogation que l'on est)*.
Comme si se dire aller mal, à moins d'être un vieillard, était faire un affront à son interlocuteur (et à travers lui à l'espèce entière), pour lui rappeler que lui aussi peut ou va quelque jour à son tour...
Ça va est le mensonge social le mieux admis – et le plus attendu, comme si *je ne vais pas bien* avait le pouvoir de contaminer celui qui l'entend.

(On pourrait voir les choses de façon moins dramatique, simplement évoquer la fonction phatique du *Ça va* ? et ses modulations, une sorte de Allo en présentiel... *Bien merci et vous* ?)

* Chaque fois qu'un ami lui demandait « Comment ça va ? » Beckett avait pour usage de répondre « Je me le demande ! », réponse que Jacques-Henri Michot, quand on lui pose la même question, se plaît à rappeler et reconduire. Dans ses *Derniers temps*, J.-H M. rapporte aussi ces mots de Leiris, (Journal, 22 septembre 1978) : « Quand on me demande comment je me porte, je devrais répondre que je me porte à bout de bras, ou, pour mieux dire, à bout de plume... » – et ce calembour : « Je me porte à faux » (du 10 novembre de la même année).

... me plaindre de cette irrégularité* mais non : il appartient à la nature même de mon projet (*en viendrais-je à admettre ce mot pour qualifier le travail dont se peuvent lire des traces ? Je redoutais l'intention qu'il me prêtait, sans comprendre que le présentateur/critique/interlocuteur l'utilisait comme indice d'ouverture plutôt que de clôture...*) que je ne puisse pas m'installer au bureau pour avancer le tas d'un grain, que je doive attendre que s'impose celui-là, me laissant décider seulement de le chasser ou sculpter...

(Qu'en est-il de ce grain-là, me le demande... N'a-t-il pas été imposé par l'ennui davantage qu'il n'est venu tout seul ? Cette raison-d'arriver-propre-à-ce-qui-arrive que subsume mon « *attendre que s'impose celui-là* », que serait-ce donc ? La manifestation d'une programmation comparable à celle qui fait le Jardinier satiné décorer son nid d'objets généralement bleus afin d'attirer la femelle, le plumage du faisan Argus s'orner de lignes et d'ocelles composées uniquement de lignes parallèles etc. ? S'agissant de l'acte créatif humain, l'ennui n'y a-t-il pas toujours sa part ?)

Olivier Murat, à qui j'ai remis le 27 un exemplaire de *20*, m'a dit le 30 s'être, après lecture, « trouvé dans de bonnes dispositions après, frais et dispos pour d'autres lectures [...]. Comme le dit Lichtenberg, c'est passer du jeu d'échecs au jeu de l'oie !* »

(Olivier, le lecteur mentionné dans *Buée* (dans *Un tourbillon fade*) sans préciser son nom comme connaissant mieux *Tas IV* que moi, m'a écrit un peu plus tard le même jour au sujet de ce *20* où est exprimée plus d'une fois ma crainte de « tomber dans le journal », ceci : « Je me demande si l'écriture a intérêt à paraître ainsi en gardant l'ordre chronologique ? C'était un charme pour moi de *Tas IV* la composition avec diverses strates... »

* Irrégularité masquée par l'espacement, régulier lui, de 3 blanches. Ne devrais-je pas opter pour des écarts de 10 et 15 par exemple, pour signifier une interruption plus ou moins longue ? Ce serait gaspiller le papier. Penser plutôt à préciser, au centre d'un écart de 5 : *X jours après* etc. ? Supposerait que je tiens le compte. Donc non : pas nouveauté de ce type.

** Je lui ai demandé la source, il me l'a donnée : « Lorsqu'on prend ce livre à la main, on ressent un certain je ne sais quoi, une paix, quelque chose comme une voluptueuse détente des fibres semblable à celle que l'on éprouve quand, après une partie d'échecs, on joue au jeu de l'Oie. Vous n'y pouvez rien si vous ne l'avez éprouvée. » G. C. Lichtenberg, fragment 381 du cahier D (p. 216 de l'édition chez Corti par Charles Le Blanc).

Lui ayant répondu que « dans mon souvenir *Tas IV* aussi était strictement chronologique dans sa composition », dans la continuité de l'échange il a eu ces mots agréablement facétieux : « J'aurais soutenu contre tout le monde – à une seule exception près ! – que le *Tas IV* n'était pas chronologique. Le titre de meilleur connaisseur de ce livre est en jeu ! C'est l'occasion d'y retourner. »

« Y retourner », au beau livre jaune, c'est illico ce que j'ai fait. Et quoi donc y ai-je trouvé pour m'apaiser et accroître mon trouble tout à la fois ? Ces lignes :

*Ne tombe pas dans le Journal.
N'écris pas cette mise en garde. (p. 29)*

*Quand je dis que je n'ai rien à dire
ça tient du journal*

*mais ça prétend tenir d'autre chose
par le comment.*

*Le journal serait le genre de ce dire
sans ce comment
qui le perturbe
et me fait presque croire que j'ai à dire*

*avec lui
l'autre chose dont ça tient. (p. 113)*

– *Un journal ?*
– *Oui, peut-être*
mais ce n'est pas le mien.
– *Écoutez...*
– *Écoutez : je n'ai pas d'autres informations. (p. 157)*

*Persuadé d'exhibitionnisme
croyant atteindre ici à des excès d'intimité
je me dois d'échapper au Journal
ou de le faire mentir par
omission s'il me tient. (p. 172)*

– 2021-1999 = 22 !!

– *Ta conscience du surplace étant déjà bien documentée, mieux vaudrait arrêtez là non ?*

– Permetts-moi d’abord, cher moi, d’en remettre *deux* couches :

A. Il faut ajouter 10 à 22 pour dater mon

« Tourner en rond pour une erreur de parallaxe »

B. La « constance » comme vertu, il y a 10 ans au moins

(Cf. pp. 177 et 219 de *Jusqu’au cerveau personnel*)

Et puis allez, une dernière encore, un peu épaisse, après quoi promis, je lave mon rouleau.

Si, en mesure de reconnaître la redite/répétition je ne l’écarte pas, c’est en vrac :

- parce que la signaler plutôt que la gommer me protège de n’avoir pas vu une différence, voire me la découvre – ou la crée
- parce que les pages où elles sont les plus nombreuses sont les dernières (la répétition étant un événement dans la durée, il est normal qu’elle se produise plus sur le tard)
- parce que les dernières pages où elles sont les plus nombreuses ne sont d’aucun livre (dans l’espace privé (ou semi-privé si l’on compte la présence en ligne de l’« en-cours »), craindre qu’elles n’occupent trop de place n’a aucune pertinence*)
- parce dans la partie publiée déjà j’ai préféré le signalement à l’effacement ou à l’auto-censure
- parce que j’ai de tout temps cru bon de signaler au lecteur que s’il lui avait peut-être échappé que j’avais écrit déjà la même chose (dans ce qu’il avait lu ou n’avait pas lu), à moi non
- parce que je crois que certaines micro-différences du même le font autre
- parce que l’eau du torrent retrouve plus loin le roc qu’elle avait passé (*Panta rhei* charrie des morceaux arrachés)
- parce que vouloir effacer toutes les répétitions engagerait à tout effacer (tout dit étant peu ou prou un déjà-dit, et le nouveau lui-même étant répétitif)
- ...

* Ou, pour forcer le trait : que je laisse mes chaussettes sales aimer la poussière du sol, c’est mon affaire.

Modifier la phrase (ou le texte où plusieurs sont), j’ai évoqué comme son motif un supposé gain de précision, de vérité, de réalité même*, et encore le désir d’y retenir mienne « odeur psychique »**, de pouvoir faire avec elle ou lui un pas vers quelque « cerveau personnel »***.

Je ne biffe rien de tout ça bien sûr, mais m’interroge : n’aurais-je pas dû dire plus directement, sans user de leurres, sans passer sur cette notion peu glorieuse les vêtements-du-dimanche que sont *vérité* ou *réalité*, qu’il est de conformer à mon goût ladite ou ledit ?

(Si je travaille à ce que soit la phrase ou le texte *selon mon goût*, il me faut préciser que ce n’est pas seulement pour que la version finale de l’une ou de l’autre présente les qualités qu’en tant qu’aptitude à distinguer il valorise particulièrement, c’est aussi pour le connaître par le moyen de celle-là ou celui-là en tant que qualité passive, saveur propre.

* Dans *20* (inédit).

** Dans *Un tourbillon fade* (partie d’*Appendice(s)*, inédit)

*** *Jusqu’au cerveau personnel*, Éric Pesty Éditeur/Héros-limite, 2015.

**** S’agissant de ce texte ayant pour sujet précisément le goût, selon mon goût il :

- présente des qualités et défauts contradictoires (des qualités se contredisant entre elles et des défauts de même) ;
- réhabilite la notion comme critérium du choix (la déclare de façon un peu provocatrice à mes yeux même comme unique ou véritable motif de le travailler encore et encore) ;
- est extrêmement et inutilement précis ;
- s’achève dans un très-incertain voisin de l’incongru (révéler quelque qualité passive qui me serait propre, certaine saveur que j’aurais malgré moi et que je ne connais pas davantage que ne la connaît la sienne la chose que l’on porte à sa bouche...).

Ai retrouvé dans un carnet de 19 cet avertissement que je songeais placer sur la page d'accueil de <mon site>. Réintroduit ici car toujours d'actualité.

*Zélateurs de la Technique, de la Vitesse, peut-être ce site n'est-il pas pour vous. Les images traînent un peu ? Le PDF glande à l'affichage ? Souvenez-vous, c'est pas si loin, des rayures **tac** du vinyl **tac** ça bousille le **tac** ; souvenez-vous du grain crade de la VHS (quand la bande ne cassait pas), de la bonne vieille K7 avec ses 45 minutes où l'on naviguait au compteur pour peu qu'on ait composé programme haché... Je ne préconise pas particulièrement les zouvrages sur la lenteur-à-retrouver, garante de et cetera – mais allez donc faire cuire de l'eau pour du thé ou passez donc le chiffon si c'est vraiment trop lent, et quittez donc si vous ne supportez pas les limites du serveur et voterez, aussitôt que possible, pour la 5G.*

Nouvel épisode d'auto-réveil en criant* :

« ON COMPREND PAS ! »

(Cette fois un type baratinait à propos d'un espace interdit ou au contraire imposé, pas loin d'une palissade...)

(J'aurais mis du temps à en prendre conscience mais voilà : les images dans *Notes à entendre et voir* ont pour effet d'inverser le rapport inversé que je souhaitais avec ce livre : les textes eux-mêmes deviennent des notes, ou plus exactement des légendes de ce qui est vu. Pas une inversion à strictement parler (puisque légendes plutôt que notes), mais une relation texte/image s'est installée. Aurait-il fallu que le matériel iconographique affecte la taille de notes textuelles ? Au moment où je composais la chose, je l'ai senti que le principal (le texte) n'allait pas résister ; j'ai même parfois réduit celui-là à peu au bénéfice du visuel...)

* Voir *Jus de pierre*, page 54.

Tenter des phrases au sujet de la juste distance de ce que l'on est à ce que l'on fait

(ici dans le champ de l'écriture « ce que l'on fait » – pas en peinture, architecture ou musique, ni a fortiori dans le domaine moral ou politique).

l'idée m'en est venue hier au sortir de chez un psy*

(que je ne reverrai pas, comme les très rares que j'ai visités dans ma vie**, mais dont il me plaît de révéler que son cabinet a cette extraordinaire particularité d'être le bureau même que j'ai occupé plus de 5 ans et où il y a deux mois encore je voyais face à moi une : bibliothèque...)

mais aujourd'hui elle est toute fripée déjà, sèche comme une fleur d'industrie ayant tourné autour du globe.

Dans une heure elle aura disparu de mon esprit, alors je récupère ce que je peux des questions que j'imaginai possible de déplier.

:

Peut-on supposer comme un désir profond du créateur qu'on le confonde à ce qu'il fait, et a-t-il précisément choisi le champ de l'art pour ce qu'il implique ou autorise d'identification entre un individu et sa création ? Ce désir peut-il aller jusqu'à lui faire accepter le risque d'être convaincu de folie lui-même si le créé sort manifestement du cadre aux yeux des yeux qui sont sur lui***, ou est-il au contraire contenu par ce cadre justement, un cadre distendu par la liberté d'inventer, si large que rien n'en peut sortir dès lors qu'il y a œuvre, diffusion, reconnaissance des pairs, etc.**** ?

* *Psyche-iatre* comme il y a des années de cela disait une voisine pas toute jeune parlant de l'homme une fois assis à la fenêtre du 3^e étage sur sa droite, les jambes pendouillant dans le vide... (Ce qu'ils sont l'une et l'autre devenus, on se gardera d'y penser.)

** Voir un psy je ne sais pas si ça apporte un mieux, mais décider de ne pas le revoir certainement oui. (Une variété de l'"effet placebo" ?)

*** En certains pays, en certains temps, on a réellement fait d'enfermement ou bannissement payer l'audace, la sortie du cadre – l'écrit a pu valoir comme preuve, pièce à conviction. (J'ignore si lors du procès d'Ezra Pound l'accusation a produit les *Cantos* à charge pour l'orienter pour treize ans au Saint Elizabeths Hospital, mais nul doute en revanche que quelques années plus tard en URSS le diagnostic de *Schizophrénie torpide* ou *lente* (*vyalo-teushchaya shizofreniya*, notion inventée par Andreï Snejnevski) s'est appuyé sur les livres des internés en psychiatrie.)

**** Il est consenti beaucoup de liberté au créateur, *ce que l'on en sait par ailleurs* (vie, mœurs, relations, notoriété...) témoignant pour lui, décollant son être de son faire tout en lui assurant qu'il est son faire, que *faiseur* il ne l'est du fait de cet art qu'on lui reconnaît. Voyez *Finnegan's Wake* : aurait-il été unique et seul livre d'un Joyce inconnu qu'il serait resté dans le cadre, mais eût-il été écrit-de-tiroir conservé en un obscur et découvert à sa mort qu'à folie peut-être la famille aurait conclu...

J'aimerais ouvrir un de mes livres et y lire tout, tout ce que j'ai écrit et tout ce que je n'ai pas écrit et tout ce que j'écirai. J'en prends un, n'importe lequel, avec ce désir-là, et ce n'est qu'un livre, ce ne sont que des phrases : une boule de cristal noir. Même si relisant un seul texte j'ai tout relu, même si relisant une seule phrase
long tiret ou points de suspension : deux options non identiques pour rester sur les rails, et je pressens que choisir entre elles pourrait déterminer le sens de
Plus avant.

(« *Plus avant / Moins avant* »

Merde alors ! Dans *Appendice* !*

Décide pour l'heure que non, pas d'incidence sur le titre choisi pour cette phase 22. (Mais s'il doit changer d'ici décembre ou je ne sais quelle autre butée (pour quelque chose comme *Tant pis* par exemple ou *Quoi qu'il en soit*), le lecteur en aura ici entendu la raison.))

(Ce qui me permet de ne pas cesser d'écrire, c'est que je ne publie pas – car je donnerais à voir une chute.

Cette phrase toutefois n'exagère-t-elle la nullité du spectacle que ce serait ?)

Une remarque issue de la réflexion *supra* sur la « distance de ce l'on est à ce que l'on fait » et le « risque » qu'elle évoque : c'est une énorme limite de ma façon qu'un texte suppose pour être goûté à plein, pour donner tout son sens, d'en avoir lu beaucoup d'autres avant (voire très avant) – et de s'en souvenir. S'il ne le savait déjà, le lecteur saura que je le sais, mais ne s'étonnera pas, du moins je le lui demande, que je n'ai rien fait contre ce pli.

* Combien présomptueux ce « [...] à moi non » de la page 12 !

(J'avoue qu'écrivant ça j'étais conscient que je serais tôt ou tard pris en défaut.)

A – [...] : « On ne peut pas être et avoir été. »

B – Te laisse pas faire le vieux. Réponds que si, justement, on peut :
être c'est avoir été une infinité de fois, être c'est devenir.

Parfois, paupières fermées, à 35-40 centimètres, occupant tout mon champ de vision, un plateau de bois massif doré d'essence indéfinie. Nu. Un fond pour la pensée. (Le plus souvent un voile gris-chaillou pour le même usage, et rien pour me distraire longtemps de ce que j'ai face à moi.)

A – À tous les verbes il manque un participe futur mais surtout au premier, *être*, et pour lui je veux bien négliger tous les autres.

B – Comme si tu ne parlais pas déjà une langue de « cul de l'ours » !

C – C'est vrai ça, n'en rajoute pas. Cesse enfin de croire qu'employée à *ne pas* communiquer ta langue en est plus belle !

B – ...

C – Oui, p. 69 du petit Minaudier au Tripode*, cette parenthèse soulignée par notre naïf A : « (les plus belles langues sont celles qui servent à *ne pas* communiquer). »

La musique que je cherche entre silence et musique et qui serait du premier une forme adoucie, ai de plus en plus de mal à la trouver : il y a toujours quelque éclat par quoi elle se rappelle à moi comme musique, et pour le même effet cet éclat rappetisse, comme si la musique se rebiffait vexée...**

* N.d.E. Jean-Pierre Minaudier, *Poésie du gérondif*, 2017.

** Nicolas Oboukhov (1892-1954) inventa un instrument nommé Ether, « machine à vent produisant un murmure presque inaudible, en théorie au-dessous et au-dessus des capacités auditives humaines mais qui devait produire un effet subliminal chez l'auditeur ». Serait-ce donc des compositions pour ether dont je suis en quête ?

Ce que de plus en plus souvent je cherche :
une musique atténuée pour un silence atténué.*

(Trop souvent composée ou jouée pour justifier un cycle d'études
(maîtrise de l'instrument, connaissance de l'histoire musicale, etc.)
lamusiqueclassique.)

Écrit au subjectif.
(Le subjectif temps du verbe, je ne l'ai pas inventé mais sûr ça me plaît**.)

Écris face à la lampe qui nous fut un jour volée et que l'on racheta plus de
dix ans plus tard sur un vide-grenier, cela :

*Ce 19 février, soit une semaine exactement avant le 16^e anniversaire
de sa mort, ai découvert la tombe de mon père nue de son arbre***.
Un tronc de 40 ou 50 de diamètre – si à la clé nulle facture, merci les
“municipaux” !
(Dessouchage, il va de soi, pour notre pomme – mais attendrons pour
les raisons dites en 20...)*

* – *Lanquidity* (Sun Ra), *OHIOAN* (The Necks), *Alterra* (László Hortobágyi)... :
de la « musique atténuée » ??

– Pas facile s'agissant de la musique de ne pas écrire de conneries !!

– De la musique seulement ?

– Oui tu as raison moi, qu'on entende « et de tout ».

– Pardon ? « Moi » ?

– Euh... ben... qui d'autre ?

– Ne pourrais-tu pas, « moi », rester un, épargner aux autres cette oiseuse distanciation
rhétorique ?

** Au moins 5 livres proposés sous le titre *L'imparfait du subjectif*, et on ne comptera pas
les articles...

*** *Appendice(s)*, pp. 166-167 ; 20, p. 28.

J'ai longtemps considéré cela comme une forme subtile et profonde de respect
que mes très-proches ne me lisent, une façon de protéger ma liberté.
Mais maintenant que je suis bientôt vieux (*au compteur*, comme on dit, 61,8),
quand je détache de ma bibliothèque un de mes livres pour le parcourir, il
m'apparaît que ce n'est pas n'importe quelle matière que j'ai triturée et que
cette matière et mes triturations, il eût été bien qu'elles ne fussent pas
systématiquement repoussées, même au plus honorable motif.

Que moi en terre le geste ne serait plus empêché, je l'ai pensé, mais je crois
aujourd'hui que moi en terre, me ressortir par le bout de mes écrits sera
impossible. Pour autant je ne peux rien demander maintenant, car c'est bien
plus à rêverie devant image de défunt qu'à paroles-sur entre vivants que
j'aspire.

« Te lirais-je, qu'apprendrais-je de toi que je ne sais déjà ? »

Cette phrase, si je ne l'ai réellement entendue, j'ai conçu qu'on me la puisse
adresser, et de cette conception (ou de cet entendu) me suis fait raison jusqu'à
présent, non assuré qu'elle ne dise le vrai.

— Ne peux aller dans l'examen de ce qu'elle suppose plus loin vite.

Il faut lenteur-là.

À ce vers quoi me fait pencher mon penchant : « Il s'agirait plutôt de
désapprendre de moi... » reviendrait peut-être en réponse « Je sais déjà que
tu es capable de vouloir ça... » ou « Je sais déjà que je ne sais pas ».

— C'est trou qu'il faut contourner.

Que transpire-t-il, dans la manière d'être au quotidien, de ce que l'on croit
précisément être, non en opposition mais en retrait de cette manière, et par
quelle voie ?

Que passe-t-il, et par quelle voie, de l'être *autre* qu'à précisément vocation ou
mission d'accueillir ou former l'espace que l'on a circonscrit pour ce faire ?

— Lenteur et concentration.

.../...

Peut-il arriver que l'on soit perçu *d'un bloc*, toutes dimensions, aspirations, contradictions confondues, alors que l'on a conçu d'être au moins double ? Qui peut cela, unifier ?

Quelle manière d'être, auprès de qui, justifierait que l'on abandonne ce que l'on fait précisément pour ne pas coller exactement à ce que l'on paraît être, à ce que l'on est sur sa face claire ?

Faut-il imaginer que le très-proche l'est justement pour ce pouvoir qu'il a de rassembler, et que l'acte de dissociation ne joue que pour – les autres ?

Ou faut-il plutôt persister dans l'idée que la capacité d'unification, à laisser échapper ces infimes et cruciales nuances dont tout l'enjeu d'écrire est de les faire apparaître, laisse voir sa limite ?

— [.....]

À untel il faudrait 4 plutôt,
à tel autre 5 ne seraient pas de trop, avec point ou étoile sur la 3^e.
Pour mieux distinguer les « fragments » (comme ils sont portés à dire).

J'ai pour ma part un jour décidé de 3 l'écartement.
(La solution 1 ligne était bien sûr d'emblée exclue ; et pour la même raison la solution 2 : des écarts internes.)

J'aurais évidemment pu aller au-delà de 3 mais il en serait résulté moins de cellules/séquences à la page, et plus de coupures pénibles.
(Hors de question une cellule/page : gaspillage de papier, ambiance sentence-qui-mérite-pour-elle-toute-seule (voir mes réflexions sur ces questions déjà*)).

Mais mon fils a déposé une réclamation et je la veux considérer ; aussi, dès maintenant, à nouveau** y aura-t-il un signe au centre de la 2^e blanche.

•

* Parmi les plus récentes *Jusqu'au cerveau personnel*, p. 218 ; *Appendice(s)*, p. 26, 29...

** Le +++ de *Comme sur un corps* (1988) dans *Copeaux* ; le — de *Et glé et glant* dans *Tas IV* ; les • de *Troncs & souches* dans *Appendice(s)*...

Accepterais de passer pour un allemand ou un japonais écrivant en français.*

•

Voir si j'ai déjà écrit sur l'oubli d'un mot quand j'écris
(trou en correspondance avec la cicatrice de forme patatoïde de 0,68 mm dans sa plus grande dimension que montre la rétine de mon œil droit

(ça fait pas lourd dit comme ça, mais à 25 cm ça se traduit par un rond de 1 cm de diamètre où les lignes du papier quadrillé ont disparu, soit l'évaporation complète d'éventuels signes dans cette zone).)

Déjà sans doute (même si je ne retrouve pas où), mais alors que j'actualise : plus régulièrement maintenant, mais plutôt à cause d'une certaine lenteur à la scription d'origine nerveuse je crois (diagnostic tarde).

•

Les si nombreux renvois à de vieilles pages doivent conforter X dans son sentiment d'avoir affaire là à une œuvre focalisée sur son nombril.
Est-ce le cas, merci X de l'exprimer en ces termes-là, je veux dire (formule toujours « haïe » mais pas de référence cette fois OK) de réserver *nombriliste* à qualifier le travail, non l'auteur**.

* Le même fils (n'en ai qu'un, présent dans mes cahiers depuis sa naissance sous prénom, diminutif, alias (dans *Un tourbillon fade*, dans *Appendice(s)* : “*Le Kronx de Glumx*”, brièvement utilisé), nom de « fils » ou simple identité déduite (comme dans *Appendice(s)*, p. 312 ; 20, p. 77)), lancé à une heure (trop) tardive sur la question « Comment me lis-tu ? », m'a dit : « Je n'aime pas les casses-têtes. » (Note en passant que ce ne fut pas toujours le cas.) Moi non plus, lui ai-je dit, enfin les C-T matériels, car s'agissant des verbaux, oui suis conscient d'en proposer au lecteur parfois, volontairement ou non – conscient en tout cas que certains textes peuvent paraître en être. Il suffit toutefois d'aller jusqu'au terme d'une séquence et de relire éventuellement, éventuellement de sauter sur une autre cellule et de faire la même chose, puis sur une autre encore pour que tout – s'éclaire. Il s'agit, comme devant un casse-tête, de trouver la méthode (ici de lecture), puis tout est simple. (Mais attention : tout n'est pas C-T. Ne pas chercher dans toutes les phrases un sens *retardé*. Ne pas prendre tout cube pour un Rubik.)

** J'imagine cependant un Y te faisant remarquer que rien n'oblige à lire toutes les notes, les bibliographiques superfétatoires se distinguant en outre aisément, voire un Z glissant discrètement que pour sa part le renvoi à tel texte ancien le confirme dans sa première lecture ou, plus gratifiant, lui donne à lire celui-là sous un nouveau jour (mais l'effort de l'imagination plus grand s'agissant du second car il inclut le fait qu'en toute cohérence ce Z possède tous les volumes...***).

*** Deux jours plus tard, un Z bien réel m'écrit : « ... tu as réussi cet exploit de faire de ton nombril un cosmos. »

•

ATTENTION : grosse coquille à corriger en page 43 de *Jus de pierre** :

Sheila Dar dans le poste.
Où est-elle que fait-elle ?
Ai bien peur que le loup
ait plus de voix qu'elle...

Partie avec le seau
mais le rouge est-il encore distinct du vert
à 21h37 ce 26 juillet ?

Ah, la voilà dans le gris au bout du pré !
De là-bas « Dar un moustique » !
(Quand même : 150g en 10 minutes !)

(Est-ce cela le monde, le réel
que d'aucuns regrettent de ne voir plus souvent dans mes lignes
contrebalancer ?)

Pas *Dar*, mais *Dhar* (et surtout pas *dard*).

Importante en ceci que n'importe quel *smartphone* peut livrer la pièce manquante et lever le mystère (ce qui est prévu) pourvu que la piste indiquée figure correctement orthographiée**.

•

* Dans mon édition à 3 exemplaires.

** Faute de quoi une partie du sens reste coincé dans le canal. En l'occurrence ici peu : *Sheila Dar* est le nom d'une femme, on le comprend, et qu'elle chante et que sa voix s'entend depuis le bout du pré. Tant pis si l'on ne sait que *Sheila Dhar* est une chanteuse indienne de Kirana gharana décédée le 26 juillet 2001 (soit, le 26 juillet 2021, vingt ans avant jour pour jour, ce dont je m'aperçois maintenant seulement – non je ne triche pas, même par mésouvenance). Plus grave serait une coquille volontaire malencontreusement corrigée (je pense à la page 110 de *Jusqu'au cerveau personnel*) :

Il laisse sur le bureau, avec sa trousse répandue tout autour, le carnet ouvert
sur un graff.
U, C et K sont vertes, D orange.
Sur mon bureau. DUCK, canarf subliminal.

Ce serait saccager ici que rectifier.

En lien avec cette question, ce petit article d'Akram Belkaïd en page 8 du numéro de mars 2022 du *Monde diplomatique* :

« Nier l'existence d'un raid aérien ayant occasionné des pertes civiles en affirmant que la localité touchée par les bombes ne figure nulle part sur les cartes : voilà comment le Pentagone récuse parfois les demandes d'enquête formulées par les organisations non gouvernementales ou par des citoyens syriens ou irakiens. Le *New York Times* rapporte ainsi l'exemple d'une attaque en avril 2017 sur Siha, un quartier périphérique de Mossoul investi par les troupes de l'Organisation de l'État islamique (OEI). L'Iraqi Spring Media Center, organisme indépendant qui informe sur la région, annonce sur sa page Facebook que le raid a occasionné la mort de plus de 30 civils. Une accusation rejetée par le Pentagone, qui affirme que ce quartier n'existe pas. Or une simple recherche sur Internet suffit à localiser l'endroit orthographié de plusieurs manières, les transcriptions de l'arabe étant nombreuses (Sihah, Seeha, etc.). Dans un autre cas, celui de Maskana, près d'Alep en Syrie, la cellule d'investigation chargée d'enquêter sur les « dommages collatéraux » confond l'endroit avec une localité du même nom situé près de Homs et s'empresse de classer l'affaire. Enfin l'exemple du bombardement de Jerri [...] un quartier de la ville fluviale irakienne de Hit, confirme que parler l'arabe n'est pas une exigence pour faire partie de ladite cellule. Introuvable sur la Toile si on utilise un moteur de recherche en anglais, l'endroit est aisément localisable sur des sites irakiens de langue arabe. »

•

« La nuit, quand l'homme dort et que ses yeux sont éteints, il touche en lui une lumière. Dans la mort, il est éveillé.* »

•

N'étant réellement ému que par la musique, je crois que toute chose autre ne m'émeut que pour avoir atteint l'état musical.

A - Attendons qu'il soit confronté à une réelle peine, on verra si c'est d'*la musique*...

B - Laisse-lui sa façon d'expliquer l'émotion, ça te bouffera pas le cul ! Faut toujours que tu ramènes *on-se-paie-de-mots*, que tu veuilles percer la baudruche...

A - Mais c'est pas moi ! N'oublie pas que nous sommes ses sujets, toi B, moi A, qu'il nous instrumentalise pour se permettre la *belle phrase* – et l'amender par notre truchement...

B - Ben oui mais ça y est, tu as fait le job A. Moi, B, je joue le tampon.

C - Et moi ?

A+B - Apprends – ou reprends la main pour lui.

C - «... atteint l'état ~~musical~~ musique. »

A - Ben voyons ! Et ça change quoi ?

B - Arrête A : il est comme ça, obstiné, sur sa phrase ; il croit tenir quelque chose comme ça. Ne lui dit pas que toujours et qui qu'on soit on ne tient jamais qu'un morceau qui brûle ; laisse-le profiter de sa cloque à fond. Tu reviendras quand il pleurera, et tu te tairas parce qu'il sera nu de mots.

•

Dans le "Spécial Ukraine" du *Monde* du 4 mars, cette phrase d'Andreï Kourkov rapportée dans le Monde des livres :

« J'ai arrêté l'écriture, je ne rédige plus que des textes. »

Je ne sais si la phrase a été traduite de l'ukrainien ou dite en français mais telle elle m'a retenu – pour le fossé qu'elle creuse entre pratique noble (dans le cas de K. l'écriture romanesque sans doute) et forme qui l'est moins, le « texte », que l'on n'écrit pas mais « rédige ». Je comprends bien ce que veut dire K. dans le contexte de la guerre en cours dans son pays, mais la formulation me fait sentir que nous ne sommes, littérairement c'est certain mais plus largement culturellement, pas du même bord : pour moi et nombre de phraseurs en France, « texte » n'a pas ce sens subalterne.

K. aurait pu dire « rapports » ou « papiers », ou encore qualifier ces textes que ces tristes jours l'amènent à « rédiger ».

En tout cas, pour ce qui me concerne et hors de toute contrainte extérieure, je dis plutôt, et sans en rougir :

« Je continue à écrire, c'est-à-dire à produire du texte. »

•

Un ami à la maison découvre séduit le « marteau » dont il est question en page 5 de *Jus de pierre*, laquelle je lui donne alors à lire.

« Massette plutôt » juge-t-il, et il me fait observer qu'on lit 43 76 sur le manche et non pas 4376 – ce qui tue mon trait d'esprit.

Y aurait-il vraiment une espace et ne s'agirait-il plus dès lors que de deux nombres à deux chiffres que le mystère resterait toutefois entier...

Mais je reprends le lendemain l'objet, et à bien y regarder on voit aussi 19 16...

Maintiendrai donc 4376, et dans la foulée « marteau » (au motif que le pin est un arbre, le martinet un oiseau, etc.).

•

Hier, le 22 mars, j'ai achevé la lecture du dernier texte de Vassili Grossman, *La paix soit avec vous*, publié de façon posthume et assez largement mutilé, par le « rédacteur du département de la prose » vraisemblablement, en 1965 puis 1967. Dans la version française parue à L'Âge d'homme (1989), les manques sont restitués en caractères italiques*. Aux chapitres V et XII ont notamment connu la gomme du censeur deux passages « physiologiques » ayant trait, l'un à une urgente, tourmentante « basse envie », le second à une catastrophe intestinale, « un tigre aux griffes de fer » – soit une terrible chiasse**.

(Je le note ici car début janvier j'ai eu quelque scrupule à avoir évoqué dans *Jus de pierre* mon envie pressante du tout dernier jour de 21 et jugé bon d'y revenir – mais pas pour caviarder, non, pour revendiquer de ne rien taire de ces volontés du corps.)

* Le préfacier, Shimon Markish, a eu en 1988 l'honnêteté de préciser qu'il ne pouvait affirmer que les suppressions avaient toutes été faites sans l'accord de l'auteur. Nul ne saura jamais la vérité. Toutefois, mouvements de l'intestin et problèmes de vessie ont donné lieu à des développements tels que je doute fort que Grossman aurait accepté de les supprimer.

** Amené à commenter ces lignes (lors de quelque *atelier d'écriture* par exemple), j'aurais signalé avoir hésité à écrire là plutôt « chiasse terrible-terrible » mais y avoir renoncé parce qu'alors une note eut absolument dû suivre le double adjectif, du type « En hommage à Dimitri Bortnikov, qui excelle dans cet usage de son invention, pour le bonheur du lecteur, notamment dans *Un ange dans la neige* », note à mes yeux en trop ici. (Je ne serai jamais en situation de commenter mes lignes, aussi puis-je me permettre cette note de trop.)

« ...
ce qu'on sait le mieux faire
c'est de fermer les yeux. »*

•

Un peu gêné d'avouer mon émotion s'émouvoir de son expression et
gagner en force alors, mais au bout du compte est-on jamais ému par autre
chose que l'émotion ? (Le fait brut n'émeut pas car il n'en existe pas).

•

Produire au dehors, dans l'air,
des phrases, en produire une, même
produire un seul mot
– me coûte.
(Que les autres ne sont-ils dans le même cas...)

•

« Qu'il confie, outre du surnuméraire rapport à l'espérance-de-vie max
(café, whisky, tabac), s'auto-observer "peut-être exagérément", nous les médecins,
ça fait bien notre affaire : qu'irions-nous chercher plus avant une cause aux
symptômes qu'il décrit ?
Oh ce n'est pas qu'on rechigne à prescrire des examens ou médicaments, mais là,
ces maux intermittents, à la fois indistincts et trop précis, et si divers...
On a fait le boulot standard. Qu'il limite les excitants, et pour le reste, aille donc
se faire aider. »

•

* Croyais, avec ces paroles chantées à deux avant d'éteindre, tenir la chute d'une chanson
et devoir écrire celle-là pour la préparer, mais le tentant** il m'apparaît qu'approximatifs
comme elles le sont ("ce qu'on sait le mieux faire" ou "ce qu'on préfère" comme possible
variante) elles relèvent déjà de cette chanson dont elles auraient dû briser la niaiserie.
Abandon.

** Faudrait d'abord faire croire à une chanson / rimes, distiques et tout le flon-flon //
Dire les merveilles qu'on a vues / qu'on voit verra ou pas ou plus //
de la terre et du ciel, d'ici et de là-bas / les beautés du visible, tout l'or d'ici-bas //
tout ce qu'on goûte avant de s'en passer / etc.

On me l'avait lancée l'idée déjà
dans le cercle amical

et *aller* je l'avais fait
pour un peu de chimie peut-être, efficace mais simple, souple, légère
(à supposer que ça existe) – et rien de plus.

Rien pour le pharmacien à l'issue de la visite, et lors de la seconde, abrégée
pour le motif évoqué page 15, à la place le nom griffonné d'une consœur,
papier que je me suis empressé d'égarer pensant que le *rien de plus* exprimé
aurait sur elle le même effet que lors du premier rendez-vous.

Aller je l'avais fait – à reculons ; quarante ans d'analyse chez M. Cahier
il faut dire*.

•

... cette idée qu'il me faut assumer maintenant, en quelque sorte payer pour
ce que j'ai été, l'écrit que j'ai laissé.

Pour sûr, ce que recouvrent les trois points ici n'est pas sans importance.

Est-elle idée à « chasser », « considérer », « combattre », « creuser » ?

La phrase est arrivée ainsi, nue. Lui ai-je ouvert en ouvrant *JCP* ?

S'est-elle formée en moi poussée par un sentiment de trop face à ça – mais
alors un *trop de quoi* ?

•

Reste qu'à la place de *chasse-neige* l'autre jour m'est venu *chef d'orchestre*,
et par temps sec ce sont d'autres mots qui...

•

* *Il faut dire* ? Non, précisément pas – ou, si l'on ne peut vraiment sans s'empêcher, ce qu'il
faut plutôt dire, ce qu'il faut *écrire*, par-delà l'explication de mon 1-pas-avant-2-pas-arrière,
en place de ce *il faut dire* qu'il m'a plu d'employer, c'est qu'à l'idée de faire/commencer/
suivre/etc. une psychanalyse j'ai toujours opposé un ferme et franc « Je me débrouille tout
seul : l'interlocuteur indispensable et qui n'est qu'écoute, je me le suis créé. »

Qu'ici soit bien visiblement barré le premier jet irréfléchi :

À supposer qu'analyste Cahier l'a été, l'a-t-il été, dès l'origine ou est-ce en cours de route
qu'il l'est devenu ? Je pose « dès l'origine », ajoute qu'il n'est guère causant, que si les séances
s'espacent il est toujours actif. Mais si c'était Cahier le *lysant* et moi le *lyste* ?

Il m'arrive parfois alors que je dors d'éprouver la sensation de ne pouvoir expirer complètement. Cette gêne n'est pas loin de me tirer du sommeil mais l'activité onirique, résistante, s'en empare, lui prêtant figure d'*images respiratoires* indépendantes mais restant collées entre elles, adhérant les unes aux autres comme de vraies photographies mouillées mal séchées et entreposées n'importe comment.

Généralement une toux ou un grattement de gorge à demi volontaire a raison de la perturbation et la pulmonation reprend son cours régulier.

•

Visite chez un médecin énergiologue en Drôme.

Un premier, il y a longtemps de ça, utilisait des cailloux qu'il déplaçait sur mon torse, tandis que dans mon dos, tout près de ma tête, un crayon frottait continûment du papier. Faisait-il quelque chose à mes oreilles, les piquait-il ou brûlait-il ? Je ne me souviens pas...

Ce nouveau, c'est une autre méthode : l'ohmmètre. Je tiens dans ma main droite un cylindre métallique (relié à un générateur de tension) et quelque fiole pleine d'un liquide mystérieux (j'en tiendrai deux différentes en tout et pour tout), tandis que le médecin-opérateur place à la racine de trois ongles de ma sinistre une électrode comme on en utilise pour tester les piles.

Un son est produit, variable en hauteur selon la fiole – et l'ongle.

Assez vite, une conclusion gorgée de certitude : « Lyme », avec derrière cette « barrière » comme il est dit, peut-être une autre (ou d'autres) un peu masquée encore... (Soit : on verra ça plus tard.)

•

Me suis souvenu tout à l'heure, allongé les yeux fermés en attendant qu'arrive le dentiste, avoir songé un jour pas très lointain à développer l'hypothèse selon laquelle l'irruption du corps dans mes pages résulterait d'une lassitude à traiter des sujets abstraits, voire d'une difficulté nouvelle à le faire, cette lassitude ou cette partielle impuissance creusant dans mon esprit un vide précisément comblé par des mots évoquant certaine *mal portance**.

Relevé, rentré, je prends note.

(Vérifierai dans le précédent cahier si n'a pas été amorcée et repoussée à plus tard cette réflexion. [...]) Vérification faite : rien. Sans doute une idée passagère, oubliée ou jugée indigne d'être notée.)

Tente dans la soirée une variante.

Serait-ce pour alimenter l'écriture (un besoin persistant d'écrire) que je prête aux troubles physiques que j'éprouve plus d'attention que leur réalité n'en devrait réclamer ? L'observation poussée de mes défaillances corporelles et cognitives serait-elle en quelque sorte une phase préparatoire à l'exercice sur elles de l'effort d'expression (de précision analytique) réservé jusqu'alors aux sujets plus abstraits ?

Puis une autre.

Si le journal tel que je l'ai tenu jusqu'aujourd'hui (mon <livre unique>)

j'en étais las, et que mon cerveau travaillait à chercher la nuance ailleurs – de cette recherche des bribes tombant dans le cahier, du même coup coloré en profondeur par le médical ?

•

Plus gros le caractère, plus lisible le mot – jusqu'à un certain point.

Dans la jambe d'une lettre il fait noir, il fait blanc dans son œil.

•

Jeu logique à inconnue : ce qui fait trembler atténue le tremblement.

•

* Pas comme un chêne, non, plutôt comme un plancher de pin vermoulu je me porte. Précautionneux jusque dans mon immobilité, je ne me traverse pas, mais j'aurais besoin d'une consolidation, d'un renforcement, par-dessus plutôt, de poutre à poutre, afin de ne pas tomber de moi en moi.

C'est souvent qu'ils ouvrent, les voisins, des *boîtes à rire* comme ailleurs
à vache ou à mouette.

On ne croit pas un seul instant à des éclats vrais.

(Il faut imaginer des matriochkas : les *boîtes à rire* sont dans certaines *boîtes à paroles*, plus nombreuses, lesquelles sont dans d'autres, innombrables.)

•

J'aurais aimé que la chanson (p. 26) disant que je ne suis pas "chansonnier" soit excellente pourtant. C'est raté (trop difficile – et rebutant), mais induire chez le lecteur le sentiment de ne pas pouvoir croire à ce qui est dit, faire naître chez lui sinon le sentiment que je le trompe du moins un doute sur ma sincérité, *alors que je ne mens pas*, j'entends bien ce bourdon opératoire dans mes pages quand j'y traîne.

Que dire montre le contraire de ce qui est dit, il se peut bien que mon inclination pour cette contradiction* déborde le cadre littéraire, comme de l'orgueil caché dans l'humilité. Préférer n'être pas cru plutôt que renoncer en me taisant à la vérité du manque et de l'impuissance : intrigant trait psychique...

(Quand on me fait remarquer, sur un air narquois, que je marche vite et bien pour quelqu'un qui se plaint de n'avoir plus de contrôle sur ses pas, on commet la même erreur que lorsqu'on pense que l'expression de mon effondrement intellectuel le nie et trahit à l'inverse un intellect qui fonctionne.**)

•

* Elle se combine quand même à une autre, contraire : que la manière de dire serve ce qui est dit.

** Même erreur quand on ne veut envisager qu'un échec à dire ait pu aboutir à une réussite telle que réussir eût été en comparaison rater. Je pense ici au "texte d'accompagnement" des photographies d'Éric Bourret dans *Montagne au carré* (Fage Éditions, 2004).

Une bougie d'une cire indubitablement blanche peut se retrouver rouge sans qu'une main ait entrepris de tremper ladite dans une solution recouvrante *ad hoc* (i.e. pas de la peinture) : il suffit d'avoir mal entendu. [X s'interrogeait sur la bougie à contre-jour. Une fois celle-là tenue en main, certitude s'imposa et *blanche* passa ses lèvres – pour entrer *rouge* dans mes oreilles.]

Est-on surpris ? Un peu, et on l'exprime – *Rouge* ? – mais c'est tout : le nom de la couleur n'est pas l'affaire de la seule vision.

•

Petite pique grossière à l'attention du peintre qui n'a que LA COULEUR en bouche :

Que préféreras-tu devenu vieux : marron sur blanc ou marron sur noir ?

Quel meilleur subjectile pour le jaunâtre, les éventuelles nuances rouge sang ?

•

Que les *combats s'intensifient* d'accord, même si je le déplore, que le lendemain ils continuent à le faire, et ma déploration avec, passe, et je veux encore bien, cette dernière commençant cependant à tourner, que les jours suivants ENCORE ils *s'intensifient* – mais que tous les jours soit dit que les *combats s'intensifient*, ma déploration change d'objet : il existe une limite à l'intensification hélas, il arrive hélas un moment où la guerre *est devenue intense*.

•

(Quand était-ce au point qu'on me dise *stop* ?

Il suffit d'enfiler les niaiseries pour être justifié à le faire, se dénigrer.)

•

1. Ma mémoire est une pierre de Taihu que l'âge chignole de nouveaux trous.
 2. Pierre de Taihu chignolée par l'âge de nouveaux trous ma mémoire.
 3. Pierre de Taihu ma mémoire + perforations de la main de l'âge.
- Préférer la 3 parce que plus courte.

•

En page 29 de *Jusqu'au cerveau personnel* je lis :

Idéal (Valéry)

Inconnu (Michaux)

Valéry était cité un peu plus haut mais s'agissant de Michaux je ne me souviens pas avoir donné la source, cet extrait de lettre dans la notice consacrée à Henri Michaux par René Bertelé dans *Panorama de la Jeune Poésie Française* (Paris, Robert Laffont, 1942).

« *J'écris avec transport et pour moi, tantôt pour me libérer d'une intolérable tension ou d'un abandon non moins douloureux, tantôt pour un compagnon que je m' imagine, pour une sorte d'alter-ego que je voudrais honnêtement tenir au courant d'un extraordinaire passage en moi, ou du monde, qu'ordinairement oublieux, soudain, je crois redécouvrir, comme en sa virginité. délibérément pour secouer le figé et l'assis, pour inventer. Les lecteurs me gênent. J'écris, si vous le voulez, pour le **lecteur inconnu**.* »

•

... l'idée que la maladie serait nécessaire à ma santé ?

•

Je regarde mon majeur gonflé avec appréhension. Qu'à nouveau un frelon me pique pendant que je dors, statistiquement très improbable dit-on pour me rassurer, mais la présence tout près d'un nid invisible reste de l'ordre du possible, qui augmenterait grandement la probabilité...

•

Ai rêvé de mon père, plus exactement de sa tombe. Pas la vraie : sa tombe quelque part, à l'emplacement 649 – que je ne trouvais pas dans ce qui ressemblait plus à quelque marché aux puces au dessin complexe qu'à un véritable cimetière. Pourquoi 649 ?

•

C'est le printemps venu que l'on sait où la mort a touché l'arbre.

Établir un rapport de rapports toujours me tente, aussi le complément “de même quand l'humain a ses feuilles” se présente-t-il.

Mais ce serait quoi les feuilles de l'humain, et quoi chez lui que mourir aurait frappé pendant l'hiver ?

Le printemps de l'humain est-ce quand le mâle met le short et la femelle son moult flashy sur soutif à bretelles visibles comme invisibles ? Quand les deux cherchent les terrasses pour y ouvrir leurs boîtes à paroles et tandis qu'ils dégoisent reluquer le nibard, le fessier, le renflement, ou encore le look, la Marque ? Est-ce l'ouverture en grand des fenêtres pour que chacun profite de la playlist Deezer de l'autre, quand la tondeuse vrombit etc. ?

Non : au printemps on voit que l'automne et l'hiver n'ont rien tué des travers de *sapiens* et qu'ils ont même bien profité.

Donc garder nu :

C'est le printemps venu que l'on sait où la mort a touché l'arbre et qu'il faut de son sec aller le soulager.

•

Écrire la connaissance que j'ai de l'évolution de mon écriture n'estompe en rien ses traits nouveaux, les abandons de toutes sortes qui s'y font jour, formels, thématiques, etc. Toutefois l'« évolution » reste incluse dans une *écriture de connaissance* qui me paraît, quant à elle, constante, et à ce titre, je ne vois de ma part aucune trahison de “mon” lecteur ; tout au plus puis-je concevoir qu'il la ressente à constater que la prose a pris toute la place et n'est plus « coupée » que rarement, que j'ai déposé la concision etc.

(Mais peut-être me trompè-je, peut-être ladite évolution lui paraît-elle au contraire positive... Personne pour me dire – même cela : « Ta manière a changé. »)

•

Tu (j'ai failli écrire *on*) te rappelles le sauvetage du lézard, et ma mauvaise conscience ?*

J'ai trouvé une solution pour avoir moins souvent à sauver, moins de ventres pâles en l'air sur elle, ma conscience. Une vulgaire planche de frisette de 60 cm, trempant d'un bout dans le bachat mortel, l'autre glissé dans une anse de ce dernier et retenu à icelle par un long clou de manière que le bois forme un plan incliné fixe : une planche *de salut*.

•

Parmi les nombreuses maladies que je crois avoir, une a pour nature de lisser mes doigts, d'abraser les crêtes papillaires des coussins digitaux en sorte que la roule d'un clope devient laborieuse – et il ne faut pas essayer de se mouiller le derme comme pour tourner une page de livre car ça vire vite à la petite catastrophe.

(Je note en passant qu'un effet notoire du port du masque sanitaire était d'interdire ce si utile mouillage...)

•

Il y a aussi cet éternuement fort qui me prend au moment même où je tiens une cuillère rempli de sucre ou quelque autre contenant plein dont il est ainsi donné au contenu de se libérer.

(D'accord pour dire qu'il ne s'agit pas là de maladie mais seulement de mauvaise coïncidence. Et pendant que j'y suis, concernant les doigts juste au-dessus, simple maladresse sans doute, induite par je ne sais quoi, peut-être le liquide vaisselle...)

•

Quand tu lis « le lecteur », reconnais-toi en lui.

(Peut-être aurais-je dû écrire *tu* d'emblée, mais je pensais sans doute au lecteur que tu n'es pas seul à incarner, et le tu à moi adressé se confondrait à ce tu à toi trop souvent si je ne te rattachais à une famille qui nous excède l'un et l'autre.)

•

* Dans *Jus de pierre*, page 47.

Une calotte viens de recevoir :

le <texte d'accompagnement> de $8 \times 8 = 64$ vues d'un crâne, 2003-2004*.

En regardant la date d'édition : 2007.

Le cuisant consiste en ceci : quelle énergie ! comme j'en ai perdu en 15 ans !

La calotte fait monter le rouge à la joue comme une honte de l'actuel.

(ou plus juste : je rougis maintenant, écrivant l'actuel que je compare, de honte**.)

Mais j'ai une question optimiste : qu'ai-je gagné en perdant ?

Rien pour un autre (comme écrire un nouveau <texte d'accompagnement>), mais quoi pour moi ?

Optimiste est bien naïve.

•

(Aux prises avec cette question débile : où s'achève l'œuvre ?

L'inédit en fait-il partie ou est-elle strictement délimitée par la publication ?)

•

N'avoir pas *a priori* de lecteur (ou de lecteur *a priori*) ne me bloque pas.

Du moins l'ai-je écrit, pour l'avoir constaté.

Pourtant, envisageant en ce début juin une manipulation de concepts un peu tordus, je m'avise subitement que le texte viendrait beaucoup mieux s'il était en quelque manière *attendu*, c'est-à-dire, aussi bien, *destiné*.

Même Cahier me semble peu disposé.

(J'aimerais m'opposer qu'un nœud de réflexions spacieuses peut au contraire profiter de l'audience nulle pour se former.

J'éprouve pour l'heure la résistance de rien à quoi que ce soit.)

•

* « ... autour de soixante-quatre fois un soixante-quatrième de tour », dans *Philippe Jacquin-Ravot - De l'usage des images*, Fage éditions, Lyon, 2007, page 62-71.

** Non pas d'avoir perdu de l'énergie (ou d'agir en sorte qu'elle diminue) mais de faire comme si j'en avais encore assez, de ne pas avoir pris l'exacte mesure de la perte.

Il se dit que le mariage, le 16 mai 1770, du futur Louis XVI et de Marie-Antoinette ne fut pas consommé lors de la nuit de noces, faute que le dauphin ait su qu'il fallait bouger*.

J'ignorais l'anecdote, et elle ne change certes pas la face du monde**, mais outre qu'elle m'évoque un très ancien distique mien***, je la note car un rapport amoureux a récemment lancé mon cerveau dans l'impasse consistant à penser sur le mode pénétration-et-travail le *plaisir du texte*, celui qu'il prend et celui qu'il procure, etc., impasse dont je ne sais encore si j'oserai la donner à découvrir comme je l'ai parcourue.

•

Tout ce bruit qu'ils font (et moi aussi)
n'est pas bruit

comme entendre n'est pas entendre

une herbe poussant
un pianiste virtuose croyant jouer un prélude de Debussy
: deux exemples dans une foule d'autres pires.

•

Je peux me prévaloir d'une conscience de l'eau,
de l'élément eau.
Embarrassante au quotidien, envahissante, bien capable de me faire empiéter
– mais la moindre goutte d'eau *est* de l'eau.

•

* Notons à sa décharge que certaine douleur liée à une légère déformation de l'outil l'aurait retenu de goûter la vertu de la friction.

** Enquêteur deux minutes sur elle a éclairé un pan tragique de l'histoire que j'ignorais. Le 30 mai, pour fêter l'événement, un feu d'artifice fut tiré à Paris place Louis XV, soit l'actuelle place de la Concorde (où Roi et Reine seront décapités des années plus tard...). Après 21 heures, les badauds quittèrent la place en empruntant la trop étroite et truffée d'ornières rue Royale. Certains tombèrent, bientôt écrasés par la masse de la foule continuant de progresser. On compta 132 victimes.

*** En page 20 de *[Nouure]* :

– Comment bouger toi immobile ?
– *Comment bouger toi immobile ?*

Hâte de commencer un nouveau grand cahier, et avec autre chose qu'un *PILOT fineliner* bleu. Finir vite ce Conquérant*.

•

Voilà maintenant que même répondre non à un courriel indésiré posant la question la plus simple serait trop.

•

L'impression que ma projection dans le vu est défaillante.
(Est-ce plutôt qu'auparavant ma psyché (un peu suranné ou pédant peut-être ce terme ici ?) y allait se fondre au vu par trop ? Regarderais-je comme les autres regardent ? Retour à la normale ?)
La « modification de ma relation au vu » je l'ai déjà dite. Être plus précis.

•

(Dans les lignes qui suivent je prends en quelque sorte au mot Roland Barthes quand il pose de façon bien vague dans *Le Plaisir du texte* (page 14) l'écriture comme le *kamasutra* de la « science des jouissances du langage » qu'elle est, soit en l'illustrant plus directement ou littéralement.
J'ai parlé plus haut d'une impasse, c'est en tout cas à un vrac répétitif que pour l'instant j'ai abouti. (Je reviendrai peut-être plus court et plus structuré quelque prochain jour. Pour l'heure le premier jet, dans l'ordre d'écriture.)

* « Fondée en 1864 à Caen par Ernest Hamelin, Hamelin & Fils est une entreprise régionale de registres et livres comptables. Le petit-fils d'Ernest, Robert Hamelin, réoriente l'activité de l'entreprise dans les années 50 en commençant à fabriquer des cahiers scolaires. L'entreprise étant située rue Guillaume le Conquérant et en l'honneur de ses origines normandes, Hamelin développe la célèbre marque Conquérant. »

*

En avançant ou en reculant plutôt ?

L'idée : que le recul critique (sur l'avancée) peut créer du plaisir (comme la version douce d'un aileron de flèche).

(Limitation de la métaphore : il n'y a pas d'avancée infinie, il y a toujours un recul pour à nouveau avancer. Mais précisément, dans ce rythme obligé, peut-on parler de plaisir plutôt au moment de l'écartement ou, au contraire, lors du retrait partiel, dans la reformation de l'esprit du lecteur ?

*

Avancer-reculer n'est pas chez moi un mode habituel mais j'y recours assez (comme au cacher-montrer) pour que je m'interroge sur le ressenti du lecteur quand après avoir avancé je reviens-sur (mes pas, ce qui est dit) avant de reprendre vers l'avant.

Cela ne m'évoque pas le « je-vais-zé-je-viens » de la chanson, mais toutefois le schème ou pattern de la pénétration et du travail est là.

Je pense du plaisir du lecteur dans le cadre de l'esprit pénétré (toute notion de genre mise à part, et sans réduire, de façon plus générale, le plaisir pris à cet unique mode).

*

Le plaisir du lecteur au texte consiste-t-il dans l'enfoncement de ce corps étranger dans la chair une de son esprit, dans l'écartement, l'avancée qui sollicite sa compréhension, ou au contraire dans sa réunification quand ce corps recule, ou encore dans l'alternance des mouvements, dans le va-et-vient ?

Pénétration de l'esprit du lecteur (à rebours de la façon dont on dit de lui qu'il entre dans le texte).

Le plaisir du lecteur d'entrer dans le texte est-il exclusif de celui d'y accomplir des allers-retours, qu'il en soit chassé ou que lui-même s'en chasse ?

*

Sur le plaisir *du* texte, celui qu'il procure et celui qu'il prend.

Y a-t-il harmonie, complémentarité ? Les modalités du plaisir sont-elles les mêmes ?

Le premier qu'il procure au lecteur, c'est que l'on y puisse entrer, qu'il se laisse pénétrer.

Que le lecteur puisse y faire des allers-retours, en est-ce un ? Qu'il puisse s'en retirer partiellement pour se reformer puis y retourner, un autre encore ?

(S'agissant de la lecture, le *coïtus interruptus* se pratique-t-il ? Arrive-t-il que l'on jouisse du texte après seulement en être sorti, ou est-ce au contraire toujours quand on atteint au plus profond de lui ?)

Qu'en est-il à l'inverse du plaisir du texte pénétrant l'esprit du lecteur ? Est-il d'y avancer très avant, de s'y enfoncer en y sentant résistance, ou au contraire de sortir presque de lui, de reculer en lui grâce à un geste rhétorique et de laisser cet esprit reprendre presque sa forme initiale ?

*

Le plaisir du texte : les rôles et les places s'inversent à tout moment.

Le recul de ce qui est avancé procure-t-il du plaisir au texte ou au lecteur ?

Le plaisir du texte est-il égoïste ou le texte cherche-t-il à partager son plaisir, ou son plaisir encore est-il de déclencher le plaisir du lecteur ? Que sait le texte de son partenaire, et réciproquement ?

Faut-il raisonner à partir d'une mutuelle ignorance (soit de façon générale) ou au contraire considère-t-on un couple formé dont les membres ont déjà pratiqué ensemble l'art de lire ?

*

Le texte donne-t-il du plaisir au lecteur en retirant ou amendant ce qu'il vient d'avancer ?

Il s'écrit avec le fantasme que oui, que cette reculade lui accorde (au lecteur, soit à son esprit) un instant de se refermer.

Réciproquement le texte prend plaisir à ce recul du lecteur en lui : il se reforme tandis que le lecteur encore dedans se sent un peu chassé.

On ne parlera ici ni de jouissance du texte, ni de jouissance du lecteur, réservant ce terme au domaine du sexe pur.

*

Le plaisir du texte n'est pas seulement d'avancer dans l'esprit du lecteur contre une résistance.

Comment concevoir le plaisir du texte dans l'esprit du lecteur sinon comme le reflet ou l'avvers de celui du lecteur dans le texte ?

Idiotie de parler de plaisir du texte indépendamment du plaisir au texte.

Le plaisir au texte du lecteur peut avoir tant de raisons (insoupçonnées même par l'auteur) que leur dénombrement et leur description seraient fastidieux. Peut-on en revanche, afin de réduire la liste, réfléchir au plaisir au texte réfléchissant le plaisir du texte, je veux dire envisager le plaisir au texte sous l'angle du plaisir du texte ? Quel plaisir au texte croise le plaisir du texte ?

Y a-t-il bien quelque chose qu'on appellerait le plaisir du texte et qui ne se confondrait pas au plaisir pris à l'écriture ?

*

Il faut un troisième terme : le plaisir de l'écrivain à procurer plaisir au texte.

Soit le plaisir au texte de son producteur même.

Le plaisir du texte est d'être tel qu'il est, plaisir que satisfait l'auteur et qui est le but premier qu'il poursuit. Ce plaisir du texte sera mis à l'épreuve du plaisir du lecteur.

Le plaisir de l'auteur à son texte est ici égal au plaisir du texte à être ce qu'il est.

« Ce texte me plaît, je suis content de lui » : le texte est déjà dans cette dialectique du donné et pris.

*

Il y a plaisir à entrer dans le texte, à se sentir dedans, à y rester jusqu'à la fin. Ce plaisir est parfois celui d'avoir passé certains obstacles que lui-même dressait. La nature fragmentaire des miens et leur décousu favorisent la difficulté d'y entrer, et qui finalement se trouve ou sent dedans, il aura dû se faire à ces moments où il se sent chassé. Ma question initiale était un peu celle-ci : se sentir par moments chassé, ces moments de refermeture du livre concourent-ils au plaisir voire l'accroissent-ils ? Quand l'auteur retire ce qu'il donne, ou quand le texte lui-même le fait... Voilà le lecteur masculin devenu féminin. Les rôles et les places s'échangent dans le plaisir de lire.

*

Le plaisir *du* texte

- entendons dans l'esprit du lecteur, celui qu'il prend et celui qu'il donne

VERSUS (mais pas exactement)

le plaisir *au* texte

- entendons celui du lecteur et de l'auteur comme lecteur

(L'auteur est un lecteur qui se donne à lire ou de quoi lire.)

Étant à la fois celui qu'il donne et celui qu'il prend,

le plaisir du texte *est* le plaisir au texte

et réciproquement.

Réversibilité de la pénétration (ici un pattern)

- du texte dans l'esprit du lecteur

- du lecteur dans le texte.

(Quelle différence, considérées les choses sous cet angle, entre un livre et un texte ?

Le livre est-il un texte ou un ensemble de textes ?)

•

À la table d'à côté, cas typique de « maladie du voilà » à un stade avancé.

Plus contagieuse que le pire des variants, elle saisit à tout âge*.

Les atteints semblent ignorer l'emprise du mal sur eux et leurs interlocuteurs ne bronchent.

* Ici une femme jeune. C'est pratique d'un autre temps – et ironie glacée de ma part –, mais je vois bien sur sa tombe un marbre gravé *VOILÀ*.